

INTERMÈDE.

LES ARTEFACTS ARCHITECTURAUX : FAITES ENTRER LES ACTEURS¹ !

Isabelle Doucet

143

Ces dernières années, la recherche en architecture a fait preuve d'un intérêt grandissant pour la pratique plutôt que pour la théorie. Plutôt que de se préoccuper des différentes significations de l'architecture (depuis un point de vue extérieur), les chercheur(e)s se sont intéressé(e)s aux manières dont elle est pratiquée (de l'intérieur). Ils/elles se sont mis(e)s à interroger la manière dont elle « agit », dont elle « opère » à différents stades de la conception, mais aussi de la construction, de l'usage et de l'appropriation. S'alliant les théories relationnelles et pragmatistes, ces démarches ont aussi la particularité de s'intéresser aux artefacts architecturaux : ces « choses » que sont les bâtiments, les dessins, les maquettes.

Ces objets constituent indéniablement des points d'entrée idéaux dans les pratiques architecturales. Grâce à des techniques de démêlage des réseaux d'acteurs, d'enjeu et de controverses mobilisés par ces artefacts, les chercheur(e)s ont accès au lieu de construction de ces « choses ». Les objets architecturaux sont étudiés comme des « assemblages », des « projets-en-mouvement » (Latour et Yaneva, 2009), suggérant par là qu'ils subissent des épreuves de dés- et ré-assemblage *au cours du temps*. Les objets ne sont donc pas considérés comme « déjà faits » mais plutôt comme des choses « en train de se faire » (Latour, 2005).

Comprendre les objets architecturaux comme des « assemblages » présente l'avantage de produire des comptes rendus de l'architecture plus complexes et plus réalistes, contrairement aux approches qui réduisent la discussion à un point de vue particulier. Cela implique toutefois des défis qui sont à la fois méthodologiques et éthiques. J'en listerai ici quelques-uns.

Une première question posée par l'étude des artefacts est celle du choix des objets qui valent la peine d'être suivis : à quels acteurs faut-il donner voix ? Si nous suivons Bruno Latour, « toute chose

qui vient modifier une situation donnée en y introduisant une différence devient un acteur » (Latour, 2006 : 103). Or, en nous concentrant sur les objets architecturaux les plus évidents – les bâtiments, les plans, les dessins ou les maquettes –, ne manquons-nous pas d'autres acteurs importants ? Les matériaux, les mentalités, les idéologies, les réglementations, les normes, les certificats agissent eux aussi (Doucet, 2012). Ils mobilisent, transforment, renforcent, perturbent et manipulent des réseaux. De plus, ils sont eux-mêmes transformés par les connexions qu'ils tissent. En d'autres mots, bien plus d'objets « agissent » que ceux que l'on soupçonne de prime abord. Les chercheur(e)s sont donc invité(e)s à se rendre plus sensibles à ces acteurs inattendus et apparemment insignifiants pour les réintroduire et les faire *importer* dans les débats.

Donner voix à plus ou à d'autres acteurs implique un deuxième défi. Ces derniers sont eux-mêmes « situés » ou « resitués » au cours de leurs trajectoires. Ils agissent de différentes manières et prennent différentes formes et apparences en fonction des circonstances. Par exemple, un projet d'architecture mobilise diverses formes et outils (des maquettes, des dessins techniques, des images). Un projet use de différents « trucs » et de différentes apparences selon qu'il traverse, par exemple, des dispositifs participatifs ou des négociations politiques ; s'il doit séduire des clients dans une brochure de promotion ou obtenir un permis de bâtir. Les plans, les cartes, les maquettes ou les mots ne peuvent donc plus être mobilisés par le chercheur comme de simples sources ou données. Il apparaît, en effet, plus instructif d'étudier les projets *de l'intérieur* et *au travers* des dispositifs matériels de représentations et d'explorer, à travers eux, les multiples registres dans lesquels l'architecture opère. Ceci invite à remettre en question les approches de l'architecture reposant sur ces dichotomies tenaces comme celles qui opposent le concepteur et l'utilisateur, l'expert et le profane, la politique et l'esthétique...

Un troisième défi consiste à interroger si et comment de meilleures descriptions de l'architecture (des comptes rendus plus complexes, plus réalistes et moins réducteurs) peuvent aussi encourager une meilleure architecture. Dans la tradition pragmatiste, le fait de décrire et de retracer est considéré autant comme un mode d'analyse que comme un acte prospectif (voir aussi Stengers, 2009). Ainsi, de meilleures descriptions de l'état actuel des choses permettent aussi de recomposer cette situation et de produire un monde différent. Est-ce qu'une compréhension plus fine de la manière dont l'architecture *fonctionne* n'offre pas finalement aux concepteurs l'opportunité de créer des architectures plus *résilientes* ? Le/la chercheur(e), en produisant des comptes rendus situés et complexes de l'architecture, pourrait donc bien, à son insu, offrir aux concepteurs des mécanismes de contrôle efficaces, subtils et moins facilement détectables. Le/la chercheur(e) impliqué(e) dans une enquête située et relationnelle se voit attribuer un « devoir de soin » pour les conséquences de son travail sur les mondes et les pratiques dont il ou elle est partie prenante. Et cela est vrai surtout, je pense, pour une *transdiscipline* comme l'architecture (Rendell, 2004 ; Doucet et Janssens, 2011). Parce que les *transdisciplines* s'engagent dans le monde d'une manière à la fois analytique, située *et* projective, et parce qu'elles agissent au travers d'une discipline et d'une profession, le travail des chercheur(e)s y est, par défaut, engagé.

Isabelle Doucet enseigne l'architecture et l'urbanisme au Manchester Architecture Research Centre (MARC), University of Manchester. Ses recherches portent sur les relations entre politique, esthétique et critique sociale dans l'architecture d'après-guerre. Elle porte un intérêt tout particulier aux répercussions du tournant « post-critique » ou « post-théorique » en architecture. Ses recherches ont été publiées dans les revues *Architectural Theory Review*, *City Culture and Society*, *Belgeo*, *Footprint* et *Conditions*, et, en tant que chapitres de livres, dans plusieurs ouvrages collectifs. Elle termine actuellement un manuscrit sur le tournant pratique en architecture, à partir de cas d'étude bruxellois d'après 1968.

BIBLIOGRAPHIE

- LATOUR, B. 2006. *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LATOUR, B. ; YANEVA, A. « Le point de vue de la théorie de l'acteur-réseau sur l'architecture », dans R. Geiser (sous la dir. de), *Explorations in Architecture : Teaching, Design, Research*, Basel, Boston, Berlin, Birkhauser, 2009, p. 80-89.
- DOUCET, I. ; JANSSENS, N. (sous la dir. de) 2011. *Transdisciplinary Knowledge Production in Architecture and Urbanism : Towards Hybrid Modes of Inquiry*, Springer.
- DOUCET, I. 2012. « Making a city with words. Understanding Brussels through its urban heroes and villains », *City, Culture, and Society*, vol. 3, n° 2, p. 105-116.
- RENDELL, J. 2004. « Architectural research and disciplinarity », *Architecture Research Quarterly*, vol. 8, n° 2, p. 141-147.
- STENGENS, I. 2009. « William James : an ethics of thought? », *Radical Philosophy*, n° 157 (Sept./Oct.), p. 9-19.